

JOSEPH JURT

La littérature et la presse au XVIIe et au XVIIIe siècle

La littérature et la presse au XVII^e et au XVIII^e siècle

1. La civilisation du livre

L'histoire littéraire courante, même celle d'inspiration sociologique, s'est concentrée sur les grandes œuvres, publiées sous forme de livres imprimés. Lucien Febvre a parlé d'une «civilisation du livre» née de l'invention de l'imprimerie.¹ Ce procédé technique qui a permis de multiplier à peu de frais les exemplaires d'un même livre² a été considéré à juste titre comme une césure capitale de notre civilisation occidentale. L'apparition du livre imprimé a été, pour reprendre les termes combien judicieux de Lucien Febvre «la mise au point d'un des instruments les plus puissants dont ait pu disposer la civilisation d'Occident pour concentrer la pensée éparsée de ses représentants, donner toute son efficacité à la méditation individuelle des chercheurs en la transmettant aussitôt à d'autres chercheurs; réunir, à la convenance de chacun, et sans délai, ni peine, ni frais, ce concile permanent de grands esprits dont a parlé Michelet en termes impérissables; lui procurer ainsi une vigueur centuplée, une cohérence toute nouvelle, et, par là même, une puissance incomparable de pénétration et de rayonnement; assurer dans un minimum de temps la diffusion des idées à travers tout le domaine dont les obstacles d'écriture et de langue ne leur interdisent pas l'accès; créer de surcroît, chez les penseurs et par-delà leur petit cercle, chez tous les usagers de la pensée, des habitudes nouvelles de travail intellectuel.»³

Avec le titre provocateur *The Gutenberg Galaxy* (1962), le célèbre intellectuel canadien Marshall McLuhan avait, sans le vouloir, souligné le tournant que constitue l'apparition du livre imprimé, même s'il entendait par son ouvrage annoncer la fin d'une «civilisation du livre». Ce qui caractérise l'apparition du livre imprimé, c'est la reproductibilité à l'identique d'un texte à un nombre en principe illimité. L'œuvre en tant que telle est présente et saisissable à travers chaque exemplaire. Le livre imprimé cessa d'être un objet unique qui était en partie, le livre manuscrit devant une certaine unicité au travail du

¹ Voir Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre* Paris, Albin Michel, 1958.

² Voir *ibidem*, p. 62.

³ *Ibidem*, p. XXV.

scribe et aux illuminations. La littérature est devenue à travers le procédé de la reproduction, selon les termes de Nelson Goodman, un art allographique par opposition aux arts autographiques telles la peinture ou la sculpture se distinguant par l'unicité de l'objet: «L'identification physique du produit de la main de l'artiste, et par suite la conception de la contrefaçon d'une œuvre particulière, prennent en peinture une importance qu'elles n'ont pas en littérature.»⁴

Pour Lucien Febvre, cette civilisation du livre connaîtra au début du XIX^e siècle un nouveau changement important. L'atelier traditionnel de la fabrication du livre cédera la place à la production de l'usine. Avec l'invention de nouveaux types de machines se développe ce qui deviendra l'*industrie* du livre: «Tout cela, qui bientôt accélérera la production des imprimés dans des proportions de plus en plus fortes. Tout ce qui va préparer et qui explique le triomphe du Journal, ce plus nouveau venu encore: Le Journal si caractéristique de la prise de l'imprimerie sur les hommes à la fin du XIX^e et au cours du XX^e siècle.»⁵

2. Le livre privilégié

Lucien Febvre situe avec d'autres l'apparition du journal et de la presse au début du XIX^e siècle. Sans aucun doute le livre a joui pendant presque 400 ans d'une sorte de monopole médiatique. Mais ce monopole n'a jamais été total. Il y a eu très tôt d'autres formes de publications se distinguant du livre – qui paraît à une certaine date et qui peut être réédité au gré des désirs des auteurs et du public – par la périodicité, bref la presse. C'est Alain Vaillant qui s'est érigé contre une représentation a-historique qui privilégie le livre comme unique support de la communication littéraire.⁶ Cette vue aurait été encore renforcée par la notion moderne de 'texte', notion qui a eu historiquement une tout autre signification qu'aujourd'hui. Le 'texte' signifiait au Moyen Âge un extrait des Saintes Écritures que le clerc commentait, terme qui aurait connu une nouvelle jeunesse avec l'explication du texte', instaurée comme forme didactique de l'enseignement des lettres de l'École laïque de la Troisième République. Le texte avait, selon Alain Vaillant, introduit l'univers de la glose au cœur de l'histoire littéraire. Le 'texte' n'existe aujourd'hui que par les livres qui permettent de le conserver: «Le textocentrisme de l'histoire littéraire va de pair avec une véritable bibliolâtrie, qui privilégie le livre par rapport à tous les autres supports de la communication littéraire.»⁷

Ceci se comprend parce que le livre constitue une réalité positive. D'autre part, face à l'irruption des nouveaux médias électroniques et le culte de l'image⁸, le livre «symbolise cette ancienne civilisation de l'imprimé, à laquelle

⁴ Nelson Goodman, *Langages de l'art Une approche de la théorie des symboles* Paris, Editions Jacqueline Chambon, 1990, p 150

⁵ Lucien Febvre, *L'Apparition du livre*, p XXVII

⁶ Alain Vaillant, *La crise de la littérature Romantisme et modernité*, Grenoble, ELLUG, 2005, p 10–12

⁷ *Ibidem*, p 11

on tend à assimiler nostalgiquement la littérature.»⁹ Or, pendant longtemps la littérature n'avait pas été faite primordialement de livres publiés mais de manuscrits lus ou transmis, de lettres, de discours. Et depuis le début du XIX^e siècle le média journalistique joue un rôle central pour la communication littéraire, rôle longtemps méconnu «sans doute à cause du prestige moderniste dont jouit le Livre».¹⁰ Si le livre a acquis une position dominante, notamment dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, ceci serait dû à l'extension d'un marché de la librairie. Cet apogée du livre qu'on a associé à la conquête de l'autonomie du champ littéraire se devait selon Alain Vaillant à «l'émergence du consumérisme culturel, née de la révolution industrielle.»¹¹

3. La naissance de la presse dans le champ littéraire du XVII^e siècle

On a avancé à juste titre le début du XIX^e siècle, et notamment l'apparition du roman-feuilleton dès 1836, comme le début de la «civilisation du journal».¹²

⁸ Voir Joseph Jurt, «Flaubert et les arts visuels», *RZLG/CHLR*, 35^e année, n° 1–2, 2011, p. 31–48.

⁹ Alain Vaillant, *La crise de la littérature*, p. 11.

¹⁰ *Ibidem*, p. 12

¹¹ *Ibidem*, p. 12 Vaillant procède dans ce contexte à une critique de la thèse de l'autonomisation progressive du champ littéraire au XIX^e siècle. Si l'autonomie ne désigne que «l'isolement territorial, à l'intérieur de l'espace social, de la littérature, il va de soi qu'elle est le plus parfaitement réalisée au moment de sa plus forte marginalité – subie ou revendiquée» Ceci conduirait à conclure «que la littérature française achève son mouvement d'autonomisation à la faveur de la révolution industrielle et des évolutions commerciales et médiatiques qui lui sont corrélées» Or, on connaîtrait aujourd'hui les risques de déstabilisation que la logique du marché faisait peser sur l'idée même de hiérarchie esthétique Le nivellement des valeurs artistiques par la pression de la demande aurait fait l'objet d'une profonde inquiétude de la part des écrivains dans les premières années de la monarchie de Juillet Balzac, Musset, Vigny, Sainte-Beuve constatent une crise de valeurs littéraires au moment où commencent à prévaloir en littérature les règles du libéralisme économique Bref la thèse d'une émancipation de la littérature grâce au marché serait à revoir (Alain Vaillant, «Du bon usage du concept de légitimité. notes en marge de l'histoire littéraire du XIX^e siècle», *Lieux littéraires, La revue*, n° 5, juin 2002, p. 84–87) Voir aussi Alain Vaillant, «La genèse de la littérature moderne autonomisation ou médiatisation?», *Orages, Littérature et culture 1760–1830*, n° 7, mai 2008, p. 119–137 La thèse de l'autonomisation du champ littéraire, opérée notamment par Flaubert et Baudelaire, thèse défendue par Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*, n'est cependant pas à revoir Cette recherche d'une autonomie s'est opposée à une conception marchande de la littérature antérieure qui n'est pas niée par Bourdieu.

¹² Voir Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, *La civilisation du journal Histoire culturelle et littéraire de la presse française* Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011 Voir à ce sujet les études pionnières Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, *1836 L'an I de l'ère médiatique*. Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, *id* *Presses et plumes Journalisme et littérature au XIX^e siècle* Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques Être écrivain entre presse et*

La presse a cependant joué dès le XVII^e siècle un rôle important au sein du champ littéraire. Alain Viala lui attribue une fonction non négligeable pour la formation du public de la littérature à côté des salons et de l'école.¹³ Avant l'invention de la presse périodique, les recueils collectifs assumaient en partie le rôle qui sera celui de la presse. Ces recueils se distinguaient par leur parution régulière, encore qu'on constate pendant le dernier tiers du XVII^e siècle un net déclin de ce format. La présence d'un auteur à côté d'autres auteurs (parfois plus reconnus) conférait à celui-ci une certaine visibilité auprès du public. La publication collective «contribuait à la fois à élargir le public et à le structurer, à rendre perceptible le débat esthétique et les courants dominants du goût.»¹⁴ C'est cependant l'invention de la presse périodique qui fut, comme l'affirme Alain Viala, «une innovation radicale».¹⁵ Avant le XVII^e siècle, l'information circulait surtout de bouche à l'oreille, à travers des correspondances privées et des libelles. En transformant d'une manière systématique l'information, la presse nouvellement créée étendit le domaine de la culture lettrée.¹⁶

En 1611, fut fondé par le libraire J. Richer le premier périodique, *Le Mercure français* dont la périodicité a été d'abord irrégulière pour devenir ensuite mensuelle. En 1631, Théophraste Renaudot créa *La Gazette* qui disposait de l'appui du gouvernement. En 1666, paraît avec la fondation de l'Académie des sciences le *Journal des Savants*. Le *Journal des Savants* s'annonce comme hebdomadaire, de format in-4^e comportant une bibliographie critique et des nécrologues de personnes célèbres et comportant un registre des découvertes et des grandes publications scientifiques.¹⁷ Dès le premier numéro, le périodique annonce son intention de «faire savoir ce qui se passe de nouveau dans la République des lettres». Le privilège lui permet d'aborder l'ensemble de la production imprimée. De fait, le journal accorde une importance prépondérante à des disciplines telles que la religion, les sciences, l'histoire et le droit. Le journalisme pratiqué dans ce périodique «répond aux attentes d'un lectorat composé d'hommes de lettres et d'érudits, attachés à une critique sage, objective, demeurant à distance des querelles de personnes.»¹⁸ Mais il faut également mentionner les journaux édités aux Pays-Bas rédigés en français à destination d'un public français et diffusés clandestinement par des protestants. En 1667 fut

roman (1829–1836) Paris, Honoré Champion, 2003, *id*, *La littérature au quotidien Poétiques journalistiques au XIX^e siècle* Paris, Seuil, 2007

¹³ Alain Viala, *Naissance de l'écrivain Sociologie de la littérature à l'âge classique* Paris, Éditions de Minuit, 1985, p. 123–150

¹⁴ *Ibidem*, p. 129

¹⁵ *Ibidem*, p. 129

¹⁶ *Ibidem*, p. 129

¹⁷ Voir Jean Sgard, «La multiplication des périodiques», in Henri-Jean Martin et Roger Chartier (éd.), *Histoire de l'édition française* t. II, Paris, Promodis, 1984, p. 199

¹⁸ Alexis Lévrier, «Impossible et nécessaire polémique. Les contradictions du journalisme critique au XVIII^e siècle», in Pierre Servet et Marie-Hélène Servet, *Polémique en tous genres (XVI^e - XVIII^e siècles)*. Lyon, Université Jean-Moulin-Lyon 3, 2009, p. 289

ainsi créée la *Gazette ordinaire d'Amsterdam* par Alexandre de la Font qu'il reprit comme la *Gazette de Leyde* en 1678.¹⁹

L'essor de la presse a lieu en France pendant la décennie 1660/1670 et s'affirme surtout à partir de 1680, au moment de l'exil des protestants.²⁰ À partir de 1684, Bayle, avec les *Nouvelles de la République des Lettres*, fait concurrence au *Journal des Savants*. En 1633, Richelieu soutient Renaudot parce que celui-ci entendait soutenir sa politique et il lui confie la charge du *Mercur français* qui devint en quelque sorte un supplément de la *Gazette*. Renaudot était ainsi à la tête d'un véritable groupe d'information. Le monopole et le contrôle étatique s'inscrivent, comme le remarque Viala, d'emblée dans les structures de la presse française. Mais ce privilège exclusif de l'information historique a, selon Jean Sgard, retardé l'apparition d'une presse politique en France. Le succès de la *Gazette* a étouffé l'existence d'autres journaux entre 1610 et 1660 qui n'eurent qu'une existence éphémère.²¹

Alain Viala spécifie également l'aspect matériel des premiers journaux; ils étaient d'un mince volume: Quatre et puis huit pages in-4°; leur tirage et leur périodicité étaient faibles (quelques milliers d'exemplaires paraissant le plus souvent chaque mois). Le plus important est que l'information s'adressant à un public cultivé se fait alors accessible et diversifiée. À travers les différents types de journaux s'esquisse en effet des publics différenciés: d'abord un public intéressé par une information scientifique (le *Journal des Savants*), un public caractérisé par une attitude 'lettrée' et maintenant une position critique dans les débats politiques et religieux (les *Nouvelles de la République des Lettres*) et enfin un public curieux de nouvelles mondaines, adoptant une position pro-gouvernementale et puriste (la *Gazette* et le *Mercur*).²² À travers le support de la presse se renforce par ailleurs la suprématie des «littérateurs» et parmi eux celle des nouveaux doctes qui l'emportent face aux généralistes humanistes, genre XVI^e siècle. Soutenus par le pouvoir politique, les journaux façonnent à leur avantage l'opinion publique qui est en train de naître.

Alain Viala souligne le fait que la presse du XVII^e siècle français fut largement le domaine des écrivains. La presse contribue à structurer et à spécifier le champ littéraire en commençant à distinguer l'actualité politique, les sujets scientifiques et l'information littéraire. Des 'littérateurs' comme Chapelain ou

¹⁹ Voir à ce sujet Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Réat (éd.), *Les Gazettes Européennes de langue française (XVII^e–XVIII^e siècles)*. Publications de l'université de Saint-Etienne, 1992. Hans Bots constate qu'on trouve aujourd'hui les collections de *La Gazette d'Amsterdam* surtout dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France, ce qui s'expliquerait parfaitement bien «Louis XIV se rendait bien compte que les gazettes de Hollande et particulièrement celle d'Amsterdam, constituaient une source d'information sans équivalent, même s'il devait y lire fréquemment des nouvelles peu favorables à son gouvernement.» (Hans Bots, «*La Gazette d'Amsterdam* entre 1688 et 1699: Titres, éditeurs, privilèges et interdictions», in: *ibidem*, p. 31–39, ici p. 31).

²⁰ Jean Sgard, «La multiplication des périodiques», p. 198.

²¹ Jean Sgard, *ibidem*, p. 198

²² Alain Viala, *Naissance*, p. 131.

Gomberville publie aussi dans le *Journal des Savants* et ils conquièrent ainsi une position dominante dans le champ intellectuel. Les écrivains jouaient de cette sorte un rôle moteur dans la diffusion du savoir. Alain Viala souligne cependant la situation paradoxale des écrivains: Ils étaient en mesure de renforcer à travers la presse leur position d'auteur, mais à condition d'une allégeance accrue à l'égard du pouvoir politique.²³

4. L'apparition de la presse en Europe dès le début du XVII^e siècle

Il ne faut pourtant pas isoler la naissance de la presse du contexte européen. La presse n'est pas née d'abord en France, la presse a connu au début des balbutiements. Si Viala a vu dans les recueils collectifs des prédécesseurs d'une presse périodique, les historiens de la presse considèrent plutôt la 'Relation', la publication successive de récits s'apparentant aux anciens récits occasionnels, comme une préfiguration de la presse. La *Gazette* (*Zeitung*, *Coranto*) est une «publication hebdomadaire de nouvelles apportées par le courrier ordinaire, de nouvelles venues de la plupart de grandes villes européennes, généralement datées, au texte relativement court, rangées selon une cohérence géographique ou par ordre chronologique.»²⁴ Jean Sgard a mis en relief l'origine de la *Gazette*, «née des feuilles d'annonces et des bulletins de banquiers, imprimée sur une simple feuille de quatre ou huit pages, constituée d'une série de dépêches simplement informatives»²⁵; elle apparaît comme une publication utilitaire et éphémère. Les gazetiers qui réunissaient et classaient la relation des correspondants dans leurs feuilles ne jouissent pas du statut d'écrivains, encore que quelques-uns, à l'exemple de Renaudot, entendent réunir leurs feuilles en volumes annuels qui rapprocheraient ainsi leurs publications du format des livres.²⁶

La frontière entre le support livre et celui de la presse n'était pas encore clairement délimitée. Le journal savant certes, dérivant des bibliographies et des histoires cumulatives, poursuivi d'année en année, appartenait, selon Jean Sgard, encore au monde des livres.²⁷ Les auteurs y jouèrent un rôle plus actif

²³ *Ibidem*, p. 132

²⁴ G Feyel, 'Discussion', in Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat, *Les Gazettes Européennes*, p. 72.

²⁵ Jean Sgard, «La presse militante au XVIII^e siècle les Gazettes ecclésiastiques», *Cahiers de textologie 3 Textologie du journal*, Paris, Minard, 1990, p. 7

²⁶ Voir Jean Sgard «La Gazette au début, rêve encore de devenir livre: de là les pages de titre, les tables » (in: Henri Duranton, Claude Labrosse, Pierre Rétat, *Les Gazettes Européennes*, p. 76) Jean-Pierre Vittu parle d'un «long assujettissement des périodiques anciens aux formes éditoriales du livre», d'où la mise en recueil ou la mise en imprimé de la *Gazette* «Renaudot s'appropriait des signes de qualification pour séduire un public élargi et il amalgamait des ouvrages périodiques, concept encore incertain, dans la forme classique du livre» (Jean-Pierre Vittu, «Les manipulations éditoriales des premières années de la *Gazette*», *ibidem*, p. 29) Si les gazettes étaient au début des assemblages de communiqués sans réflexion ni commentaire, il y aura aussi une évolution «Peu à peu, certaines nouvelles seront rendues moins arides grâce au style ou à l'humeur du gazetier » (Jacques Hellemans, *ibidem*, p. 21)

en rédigeant des extraits et des comptes rendus: «Des tomes identiques pourvus d'une pagination continue, de tables et d'index, rappellent que l'œuvre est faite pour durer.»

Dans son ouvrage central sur la presse anglaise (*The English Newspaper* [1932]), Stanley Morison mettait l'accent sur la progressive séparation du journal et du livre dès le XVII^e siècle, aboutissant au XVIII^e siècle à un type de mise en page propre aux journaux (caractère, colonnes, rubriques, filets). Pierre Rézat regrette que dans les histoires de la presse française, on ait négligé cet aspect de la forme matérielle du support. Le grand format in-folio qui sera caractéristique de la presse ne sera introduit en France qu'avec un retard considérable, en 1789.²⁸

Ce que Jacques Hellemans rapporte au sujet du début du journalisme en Belgique, me semble être le cas un peu partout: Ce sont presque toujours les imprimeurs qui sont à l'origine des gazettes. Ils entendent satisfaire une demande de lecteurs friands de nouvelles concernant les événements politiques. Les imprimeurs de gazettes avaient besoin du 'privilège' que le pouvoir politique leur accordait, gage d'assurance contre les poursuites judiciaires et les concurrents. «Cela les rendait par contre dépendants des autorités qui utilisaient ces feuilles de nouvelles périodiques comme de véritables organes de propagande.»²⁹ Ceci se constata pour la presse belge «comme partout ailleurs».³⁰ Non sans raison on accorde à la presse belge une certaine priorité. On a attribué à Verhoeven la paternité de la première gazette belge à périodicité régulière dès 1605. Mais Jacques Hellemans rectifia cette thèse en caractérisant la feuille de Verhoeven de simple occasionnel.³¹ Gilles Feyel a relevé que la première gazette imprimée a paru à Strasbourg. L'imprimeur Johann Carolus obtint du magistrat de la ville un privilège en 1609. À partir de cette date le genre gazette se répandit dans les pays germanophones: Wolfenbüttel (1609), Bâle (1610), Francfort (1615), Berlin (1617), Hambourg (1618) et ensuite aux Provinces – Unies (1618).³² On trouve ensuite des gazettes en Angleterre depuis 1623, en France, comme nous l'avons vu, en 1631, en Espagne en 1641, en Pologne, dès 1661, en Russie à partir de 1702. La presse fondée au cours du XVIII^e siècle est ainsi devenu un phénomène pan-européen.³³

²⁷ Jean Sgard, «La presse militante», p 7

²⁸ Pierre Rézat, *Cahiers de textologie*, 3, 1990, p 3

²⁹ Jacques Hellemans, «L'apparition des gazettes en Belgique», in Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rézat, *Les Gazettes Européennes*, p 77.

³⁰ *Ibidem*, p. 77.

³¹ *Ibidem*, p 14

³² *Ibidem*, p 74.

³³ Jeremy D Popkin, «L'histoire de la presse ancienne bilan et perspectives», *ibidem*, p 300

5. L'essor de la presse au XVIII^e siècle et ses différents types de périodiques

L'apparition d'une presse indépendante dans tous les pays de l'Europe fut, selon Jean Sgard, consécutive à la révocation de l'édit de Nantes en 1685 et à la Révolution anglaise de 1688: «Elle est liée à la naissance d'un pluralisme religieux et d'un pluralisme politique, mais aussi à une révolution économique.»³⁴ C'est au cours du XVIII^e siècle que le réseau d'implantation de la presse s'est élargi d'une manière significative. Dans les villes de province et dans les colonies, les gazettes imprimées étaient souvent l'unique institution culturelle. Leur audience comprenait, selon Jeremy D. Popkin, des membres de toutes les classes sociales, des souverains jusqu'aux paysans. Aucun genre d'imprimé - si ce n'est les livres de piété et les almanachs populaires - n'a connu probablement plus vaste audience.³⁵ Jean Sgard constate entre 1700 et 1789 une progression continue de la presse. On peut, selon lui, estimer entre 800 et 900 titres le total des journaux publiés pendant cette période pour un peu moins de 200 au XVII^e siècle. Au cours de la décennie 1750, des entreprises de presse se réinstallent en France. «Une exigence très générale d'information dans tous les domaines, un goût nouveau pour les sciences et les techniques et la vivacité des controverses idéologiques autour du mouvement encyclopédiste, modifient le marché culturel.»³⁶ Les journaux durables qui atteignent maintenant un tirage de plusieurs milliers d'exemplaires l'emportent sur les feuilles éphémères. Ce mouvement s'accroît entre 1770 et 1789, les périodiques continuant à se spécialiser et à diversifier leurs lieux d'implantation.³⁷

Grosso modo, on peut distinguer pour le XVIII^e siècle trois types de périodiques: Il y a d'abord les gazettes qui divulguent surtout des informations politiques, ensuite les journaux qui se consacrent à des domaines spécifiques comme les sciences, la médecine ou la littérature et enfin les *Spectateurs*, un nouveau type de périodique créé en Angleterre et pratiqué surtout par des écrivains.

Pour le premier groupe on connaît à côté de la *Gazette de France*, la *Gazette d'Amsterdam*, la *Gazette de la Haye* (1744-1790), le *Courrier d'Avignon*, le *Courrier du Bas-Rhin*, la *Gazette des Deux-Ponts*, la *Gazette de Cologne*, la *Gazette de Leyde*, la *Gazette des Pays-Bas*.³⁸

³⁴ Jean Sgard, «La multiplication des périodiques», p 199

³⁵ Jeremy D Popkin, «L'histoire de la presse ancienne», p 300

³⁶ Jean Sgard, «La multiplication des périodiques», p 200

³⁷ *Ibidem*, p. 200. Les périodiques se multiplient et finissent par occuper «l'ensemble du champ de la culture et l'espace public » Le périodique «constitue le banc d'essai des nouvelles formes de communication » (Claude Labrosse, «Journaux et fictions au XVIII^e siècle: introduction», in: Malcolm Cook/Annie Jourdan (éds.), *Journalisme et fiction au 18^e siècle*, Bern, Berlin, Peter Lang, 1999, p. 9

³⁸ Voir à ce sujet Henri Durantou, Claude Labrosse, Pierre Rétat (éds), *Les Gazettes Européennes* (1992), Henri Durantou et Pierre Rétat (éd), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, Denis Reynaud et Chantal Thomas (éd), *La suite à l'ordinaire prochain La représentation du monde dans les gazettes* Lyon, Presses universitaires de

Il y a ensuite les journaux (spécialisés) qu'on appellerait aujourd'hui revues. Citons des titres significatifs qui ont paru à Paris et qui ont été répertoriés par Claude Labrosse: *Le Journal des Savants*, *le Mercure de France*, *le Journal de Verdun*, *les Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts (Mémoires de Trévoux)*, *l'Année littéraire*, *le Journal encyclopédique*, *le Journal chrétien*, *le Journal ecclésiastique*, *le Journal étranger*, *le Journal de Médecine*, *les Annales typographiques*, *le Nouveau Journal des dames*, *le Journal du commerce*, *la Gazette de médecine*, *la Gazette salutaire*, *le Censeur hebdomadaire*, *l'Avant-coureur*, *le Négociant*.³⁹

Il y a enfin les «*feuilles de Spectateur*» qui ont été lancées dès 1722 à la suite de la tradition anglaise d'Addison et Steele, notamment par Marivaux et Prévost.

Les gazettes ont fourni, comme nous l'avons dit, en premier lieu des informations politiques, mais pas de manière exclusive. Des informations culturelles y circulaient également, comme l'a bien démontré Elisabeth Wahl dans une étude⁴⁰, notamment quand ces informations avaient un caractère événementiel: On rendait compte des séances des Académies, des pièces théâtrales représentées, des activités des libraires au sujet des auteurs les plus en vue. À partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le ton et le style des informations culturelles se libèrent de plus en plus des conventions habituelles; Elisabeth Wahl parle d'une «indépendance avec les autres types d'informations».⁴¹

D'autre part, des journaux (spécialisés) pouvaient aussi faire une place à la politique. Françoise Souchet l'a relevé à travers une étude de cas portant sur l'été 1757.⁴² Les journaux tels que *Mercur de France* et *Suite de la clef*, qui étaient essentiellement littéraires, consacrèrent un espace, certes très réduit, à la représentation de l'actualité politique. *Le Journal encyclopédique*, tout en restant un périodique littéraire, s'intéressait encore davantage aux questions politiques. *Le Mercure historique et politique* se voue en revanche uniquement aux nouvelles du monde. S'inspirant des gazettes, ce périodique s'efforce de donner une vue synthétique; les gazettes se distinguaient par leur périodicité plus importante (paraissant par exemple deux fois par semaine) et par leur plus grande proximité face aux événements. Le fait qu'un journal comme le *Mercur historique et politique* présente un certain nombre de points communs avec

Lyon, 1999, voir surtout Jean Sgard, *Bibliographie de la presse classique (1600–1789)* Genève, Slatkine, 1984, Jean Sgard (éd.), *Dictionnaire des Journaux (1600–1789)* Paris, Universitas, 1991, 2 vol., *id.*, *Dictionnaire des journalistes 1600–1789* Oxford, Voltaire Foundation, 1999, 2 vol

³⁹ Claude Labrosse, Pierre Rétat, *L'instrument périodique*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 72

⁴⁰ Elisabeth Wahl, «Le fait culturel et la censure dans les nouvelles à la main et les périodiques» in: Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat (éd.), *Les Gazettes Européennes*, p. 191–204

⁴¹ *Ibidem*, p. 198.

⁴² Françoise Souchet, «Gazettes et journaux face à l'actualité (été 1757)», in: *ibidem*, p. 205–212

les gazettes montre que «la presse est un monde complexe à l'intérieur duquel il faut se garder de placer des barrières.»⁴³

6. La poétique du support

Le rapport des périodiques à la littérature ne tient cependant pas uniquement au *contenu*. La littérarité en effet ne tient seulement aux contenus mais surtout à une certaine élaboration formelle de ces contenus. Longtemps on a considéré les périodiques comme des supports neutres s'intéressant uniquement aux sujets traités. Depuis les années 1990, les chercheurs se sont consacrés à des analyses formelles relevant les structurations des informations dues à des individus auteurs, à des équipes ou bien aux contraintes imposées par le support. La spécificité des objets verbaux a été relevée notamment à travers des comparaisons avec le support livre.

En 1990, les *Cahiers de Textologie* ont employé les méthodes textologiques d'analyse matérielle, créées pour le livre, une première fois pour l'analyse de la presse qui auparavant ne semblait pas mériter un traitement particulier. Pierre Rétat ne nie pas en ouverture du Cahier en question que le journal d'Ancien Régime est encore proche du livre ou de la brochure; mais on ne saurait lui refuser une identité: «Le texte du journal, dans sa composition, sa mise en page, et par conséquent dans la façon dont il se présente à la vue, n'est pas entièrement superposable au texte du livre.»⁴⁴ Afin de saisir des évolutions et des ruptures, il faudra faire un inventaire de ses formes une analyse «de tous les éléments typographiques de la page, des variables visuelles, bref de tout ce qui se donne à la vue du lecteur de presse».⁴⁵

Claude Labrosse et Pierre Rétat ont défini dès 1992 les traits formels de la gazette, allant au-delà d'un usage purement documentaire des périodiques.⁴⁶ Les aspects formels (format, titre, colonnages, volume, répartition en rubriques) entretiennent, à leurs yeux, une relation symbolique forte avec les contenus. Le texte des gazettes est composé d'abord par les bulletins des correspondants dans les capitales européennes, ensuite par les relations officielles fournies par les cours à l'occasion de conflits ou de traités et enfin par le texte éditorial allant de professions d'impartialité jusqu'aux interprétations devenant de plus en plus fréquentes depuis 1750. Le passage de réflexion ainsi que les propos engagés constitueront la tonalité d'une gazette. Vers 1770 paraît avec le *Courrier du Bas-Rhin* un «journal politique d'opinion, personnel et engagé.»⁴⁷ La rubrique éditoriale devient alors un véritable éditorial qui passe en tête de la livraison. Il s'agit là, selon Marie-Ève Thérénty, d'«une nette rupture énonciative, l'intrusion de la polémique entre périodiques dans le journal et

⁴³ *Ibidem*, p 212

⁴⁴ Pierre Rétat, «Présentation», *Cahiers de textologie* 3, 1990, p 4

⁴⁵ *Ibidem*, p 4

⁴⁶ Claude Labrosse et Pierre Rétat, «Le texte de la gazette», in Henri Duranton, Claude Labrosse, Pierre Rétat, *Les Gazettes Européennes*, p. 135–153.

⁴⁷ *Ibidem*, p 137

une forte personnalisation de la presse»⁴⁸, et aussi d'une littérisation. Par cette dimension, les gazettes constituent «un objet littéraire, résultat d'un travail éditorial spécifique, aussi réfléchi que les conditions d'exercice le permettent.»⁴⁹

Les informations des correspondants viennent souvent de loin et paraissent avec des décalages chronologiques considérables. Les nouvelles les moins fraîches parvenues des pays les plus éloignées paraissent les premières dans le périodique. Chaque nouvelle est associée à un lieu et à une date. Labrosse et Rétat parlent d'une «espace-temps disjoint de l'information»⁵⁰ faisant apparaître un réseau d'échanges relativement stable constitué par les capitales importantes de l'Europe.⁵¹

Les deux auteurs relèvent une évolution des gazettes au cours du XVIII^e siècle allant d'une succession d'énoncés vers un dispositif raffiné et complexe de textes soignés présentant une version infiniment plus élaborée qu'au début. Des thèmes récurrents sont liés aux valeurs des Lumières (pacifisme, sensibilité, bienfaisance, exaltation des arts et des sciences). Notamment la *Gazette de Leyde* aurait su prendre mieux que tout autre périodique le style qui convenait aux élites, devenant la «vraie gazette des Lumières» sachant aller bien au-delà de la simple information.⁵² Les gazettes diffusaient en même temps une forme plus subtile de propagande relevant par exemple que les souverains se distinguaient par une proximité plus grande par rapport à leurs sujets. Les gazettes deviennent ainsi en même temps «une pièce importante dans la lutte des grands États auprès de l'opinion publique.»⁵³

La textualité de ces périodiques est cependant loin d'être homogène; leur texte est «pris en la dispersion des nouvelles et l'unicité de l'éditorial, entre les découpages imposés par la brièveté et l'ouverture des panoramas, entre la course du temps et l'élaboration des analyses.»⁵⁴ En d'autres termes: «Le récit bref et dispersé de la gazette suppose un mode d'écriture narrative propre.»⁵⁵

⁴⁸ Marie-Ève Thérénty, «Avant-propos», *Orages*, n° 7, mai 2008, p. 17

⁴⁹ Denis Reynaud et Chantal Thomas, «La sixième fenêtre», dans *La Suite à l'ordinaire prochain La Représentation du monde dans les gazettes*, Presses universitaires de Lyon, 1999, p. 13 Voir aussi Simone Carpentari Messina, «Le discours éditorial», *ibidem*, p. 153–214.

⁵⁰ Claude Labrosse et Pierre Rétat, «Le texte de la gazette», p. 138

⁵¹ Pour un relevé très pointu des lieux de ces réseaux voir les articles réunis sous la partie «géographie» dans Denis Reynaud et Chantal Thomas, *La Suite à l'ordinaire*, p. 27–52 et Jean-Pierre Vittu, «Les manipulations éditoriales des premières années de la *Gazette*», in Henri Durantou, Claude Labrosse et Pierre Rétat (éd.), *Les Gazettes Européennes*, p. 23–29

⁵² Claude Labrosse et Pierre Rétat, «Le texte de la gazette», p. 143.

⁵³ *Ibidem*, p. 143

⁵⁴ *Ibidem*, p. 144

⁵⁵ *Ibidem*, p. 188

7. La poésie textuelle des gazettes

Si Pierre Rétat et Claude Labrosse ont procédé à une analyse des formes matérielles des périodiques relevant de la textologie, Yannick Séité plaide lui pour ‘une analyse poétologique’.⁵⁶ On rappellera que le premier ouvrage de référence sur la presse française, paru entre 1853 et 1861, et que nous devons à Eugène Hatin, s’intitulait *Histoire politique et littéraire de la presse en France*. À ses yeux déjà, la presse relève également de l’histoire littéraire. La presse constitue, selon Yannick Séité, un objet participant du langage verbal. Afin d’analyser cet objet, il faut recourir aux spécialistes du ‘verbal, aux linguistes et aux littéraires’. Il définit le texte des périodiques comme un « discours non littéraire »⁵⁷ qu’on peut analyser avec les moyens de la poésie. La gazette a d’abord été conçue comme « l’instrument d’une propagande », comme « l’outil d’une pensée sur la conscience d’individus [...] pensés comme des sujets du roi. »⁵⁸ La presse doit alors contribuer à construire une opinion publique; elle est censée produire un effet. Afin qu’elle produise cet effet il faut élaborer les textes, se servir de certaines formes comme c’était le cas pour la rhétorique judiciaire ou politique dès l’Antiquité. Il s’agit pour reprendre la terminologie d’Austin d’« actes de langage perlocutoires. » Mettre le fonctionnement narratologique et rhétorique des périodiques en évidence, ce n’est pourtant pas négliger la portée politique de ces textes. La gazette est « un objet textuel composite. Récit, description, énumération, discours [...] lettre etc.: La variété des formes d’énoncés [...] est énorme. D’où la nécessité d’une approche poétique générale de cet objet qui met le langage dans tous ses états. »⁵⁹

Marie-Ève Thérénty, auteur de l’ouvrage capital portant sur la presse du XIX^e siècle (*La littérature au quotidien* [2007]) soulignera à son tour la nécessité théorique de la démarche poétique pour les analyses de la presse; une telle analyse peut s’appuyer, affirme-t-elle, sur le développement de méthodes formelles (la narratologie, la stylistique, l’étude de l’énonciation, les études du paratexte et de l’intertextualité) qui permettent de définir « la poéticité des textes. »⁶⁰ Cette démarche ne serait pas réservée aux auteurs canoniques. Les historiens de la culture recourraient aujourd’hui avec succès aux outils de la poésie pour leurs analyses pragmatiques des textes. On ne saurait artificiellement isoler la littérature de l’étude des autres productions textuelles. L’extension de la démarche poétique permettrait de « délimiter plus nettement les frontières entre la littérature et le non-littéraire », mais aussi de saisir dans un contexte historique les échanges et transpositions entre la littérature et les autres champs de communication comme les médias.⁶¹

⁵⁶ Yannick Séité, « Politique et poétique Le cas de ‘la gazette’ », in. Henri Duranton et Pierre Rétat (éd.), *Gazettes et information politique*, p. 325–334

⁵⁷ *Ibidem*, p. 326

⁵⁸ *Ibidem*, p. 327

⁵⁹ *Ibidem*, p. 328

⁶⁰ Marie-Ève Thérénty, « Avant-propos », *Orages Littérature et culture 1760–1830*, n° 7 ‘Poétiques journalistiques’, mai 2008, p. 11

Claude Labrosse affirme dans le même numéro d'*Orages* qu'il n'y a dans les moyens et les modes de la presse rien «qui soit proprement poétique». ⁶² Et pourtant, il imagine une poétique de l'espace-temps de la presse qui se situerait au carrefour de plusieurs esthétiques, une esthétique du fragment et de la brièveté, une esthétique du montage ⁶³: «Une nouvelle poétique de presse dépendrait plus, sans doute, des recherches sur les formes narratives et sur les pratiques visuelles que de la voix des poèmes.» ⁶⁴

Selon Marie-Ève Thérénty, de nombreuses analyses confirment l'hypothèse de la littérarité et de la poéticité des textes journalistiques. ⁶⁵ Ce constat s'avère dès qu'il y a élaboration délibérée du texte. Un souci esthétique se manifesterait à travers le traitement narratif ou par l'intervention éditoriale. Des poétiques textuelles se développeraient à côté d'une poétique du support que nous avons déjà mentionnée (au fur et à mesure que le journal se différencie du livre par son format, ses rubriques, la présentation typographique). ⁶⁶

On a pu constater que les textes journalistiques dans leurs structures narratives ont été influencés par le genre romanesque à travers des éléments de fictionalisation ou de dramatisation. ⁶⁷ Shelley Charles relève que le gazetier recourt ponctuellement à la 'fabulation' «pour combler son ignorance ou pour exercer sa force.» ⁶⁸ Le «roman hebdomadaire» des gazettes témoignerait de «l'emprise de structure que [celui-ci] emprunte à la fiction.» ⁶⁹ Le même critique relève les modèles romanesques du récit journalistique notamment au sujet de la célèbre histoire du «collier de la reine» de 1785 ⁷⁰: «Le modèle du roman épistolaire est bien celui qui permet au journaliste de mettre lui-même en scène ce personnage de metteur en scène [...] et d'intégrer dans un ensemble cohérent la diversité des discours générés par l'"affaire".» ⁷¹ Ce ne sont pas seulement les structures romanesques qui informent les récits de la presse; en faisant reculer la découpe topographique des nouvelles, de nouvelles rubriques

⁶¹ *Ibidem*, p. 12.

⁶² Claude Labrosse, «La voix et l'événement. possibilités et limites d'une poétique de la presse», *ibidem*, p. 32.

⁶³ *Ibidem*, p. 34.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 36

⁶⁵ *Ibidem*, p. 16

⁶⁶ *Ibidem*, p. 14.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 16. Voir aussi Claude Labrosse: «C'est en effet surtout au moyen du récit que se font les échanges entre le texte de fiction et le texte de presse. Du fait de l'héritage littéraire, le récit est presque inséparable de la fiction.» (Claude Labrosse, «Journaux et fictions», p. 14)

⁶⁸ Shelley Charles, «L'écriture du présent»: la *gazette d'Amsterdam* et la *gazette de France*, in: Henri Duranton, Claude Labrosse, Pierre Rétat (éd), *Les Gazettes Européennes*, p. 189.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 185

⁷⁰ Shelly Charles, «Le prélat infortuné ou le *Danger des liaisons*: modèles romanesques du récit journalistique», in Henri Duranton et Pierre Rétat (éd), *Gazettes et information politique*, p. 393.

⁷¹ *Ibidem*, p. 401

thématiques apparaissent qui ont l'aspect de micro-genres littéraires tels les faits divers⁷² ou les récits de voyages⁷³, l'anecdote. Le journaliste s'adressant à un public vaste par un récit écrit, évoquant un référent absent, recourt spontanément, estime Jean Sgard, aux techniques narratives du récit littéraire.⁷⁴

Ce qu'on appellera au XIX^e siècle 'fait divers' est apparu d'abord sous la dénomination de « nouvelle extraordinaire », ce qui renvoyait à un genre littéraire comportant un narrateur cautionnant l'histoire extraordinaire. Jean Sgard relève quatre composantes principales qui caractérisent le genre du 'fait divers': le laconisme, la dramatisation, le moralisme et la surprise. Le fait divers reste cependant une rubrique instable; « peut-être est-il, par lui-même, une école, un laboratoire d'écriture journalistique et romanesque. L'un et l'autre: L'apprenti journaliste apprend à y maîtriser l'économie du récit; le romancier – qu'il se nomme Prévost, ou Balzac, ou Stendhal, ou Gide ou Albert Camus, y a souvent découvert sa vocation. »⁷⁵

Jean Sgard a identifié un autre mini-genre dans la presse du XVIII^e siècle: L'anecdote émouvante qu'il analyse au sujet des récits évoquant la première année du règne de Louis XVI (1774–1775). On y évoque le mal social, les coupables, le conflit étant dénoué par un bon Roi. La presse emprunte ainsi la structure du conte moral, ce qui fut, « une façon peut-être moqueuse de contourner la censure et de révéler comme dans un conte une réalité obsédante. »⁷⁶

On peut même trouver des procédés de littérisation dans des périodiques où on les attendait le moins. Jean Sgard relate que même des milieux ecclésiastiques ont recouru à l'instrument périodique des gazettes, notamment lors de la polémique entre jésuites et jansénistes lors de l'Affaire de la *Constitutio Unigenitus* en 1713. La gazette a été considérée comme un moyen de répliquer rapidement à l'adversaire et un instrument pour gagner l'opinion. La forme de la gazette permettait d'« actualiser constamment le débat et de s'adapter à toutes les péripéties de l'affrontement. »⁷⁷ Mais il fallait se plier à la technique des gazettes en prétendant à une information objective et récente. Les jésuites maniaient cependant moins bien l'instrument de la gazette parce qu'ils étaient habitués à s'adresser à une élite cultivée alors que les jansénistes répandaient leur gazette parmi le petit peuple des croyants qui était leur seul moyen de commu-

⁷² Jean Sgard, « L'écriture du fait divers », *Orages Littérature et culture 1760–1830*, n° 7, mai 2008, p. 53–66

⁷³ Yasmine Mareil, « Voyages et récits de voyage dans les périodiques des années 1780 », *ibidem*, p. 67–83. Voir aussi Chantal Thomas, « Voyages », in Denis Reynaud et Chantal Thomas (éd.), *La suite à l'ordinaire prochain*, p. 137–149

⁷⁴ Jean Sgard, « L'écriture », p. 53

⁷⁵ *Ibidem*, p. 66

⁷⁶ Jean Sgard, « L'anecdote émouvante en 1775 », in Henri Durantou et Pierre Rétat (éd.), *Gazettes et informations politique*, p. 429

⁷⁷ Jean Sgard, « La presse militante au XVIII^e siècle, les gazettes ecclésiastiques », *Cahiers de textologie* 3, 1990, p. 32, voir aussi *id.*, « Le jansénisme dans les gazettes françaises de Hollande (1713–1730) », in Henri Durantou, Claude Labrosse, Pierre Rétat, *Les Gazettes Européennes*, p. 289–290

nication et ils pouvaient en plus se fonder sur un réseau militant.⁷⁸ En se servant de l'instrument de la gazette, les jansénistes donnaient à leur polémique l'aspect d'une information objective. Cette fiction d'une objectivité correspond à un procédé littéraire. Sachant que leur journal serait utilisé dans la prédication, mais surtout dans la conversation des co-religionnaires, ils ont «recouru à ces formes 'sensibles' et 'frappantes' du langage de presse que sont le récit de fait divers, la description réaliste la narration dramatisée.»⁷⁹

Les procédés littéraires qu'on peut relever dans les textes journalistiques concernent surtout le fonctionnement narratif. Le texte journalistique est cependant, comme l'affirme Yannik Séité, «une pluralité des formes»⁸⁰: récits, descriptions, énumérations, discours. Séité consacre son analyse non pas aux structures narratives, mais aux descriptions dans les gazettes.⁸¹ Décrire dans la gazette, c'est bien souvent «restituer au lecteur un de ces objets par lequel le prince se manifeste à ses sujets ou à ses pairs européens.»⁸² Sous ses énoncés apparemment objectifs l'histoire semble se raconter elle-même.⁸³ Le critique relève cependant, et ceci même dans des descriptions «objectives», les traces d'un sujet d'énonciation, d'un narrateur, qui se perçoit à travers, par exemple, des notions de la deixis. Le récit pur n'existe pas; même derrière le «on» neutre se cacherait un méta-énonciateur: la puissance politique. Les documents insérés renvoient à l'activité d'une instance générale de «l'énonciation qui a partie liée avec le pouvoir quand elle ne se confond pas tout simplement avec lui [...]. Dès lors qu'il s'agit d'une pièce officielle, la gazette qui le reproduit s'expose à passer pour une pure feuille de propagande.»⁸⁴

Les événements ne peuvent se passer de la médiation d'une conscience. Les gazettes préfèrent parfois à une objectivité piégée «la subjectivité d'un regard observateur qui assume sa partialité, sa faillibilité.»⁸⁵ La *Gazette des Deux-Ponts* cite ainsi une lettre de Marmontel évoquant les cérémonies du sacre de Louis XVI. Le texte évoque les effets de la cérémonie sur un sujet écrivain dont la subjectivité a de la valeur. Décrire signifie toujours restaurer par le verbe ce qui est absent. L'évocat d'une cérémonie politique met celle-ci devant les yeux des lecteurs: «Faire du lecteur un citoyen ou un sujet c'est là la fin politique de cette inquiétude poétique qu'est la recherche d'une description

⁷⁸ *Ibidem*, p 33

⁷⁹ *Ibidem*, p 34.

⁸⁰ Yannick Séité, «Politique et poétique», p. 327

⁸¹ Sur les rapports entre récit et description voir Gérard Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p 49–70 «Frontières du récit»

⁸² Yannick Séité, «Politique et poétique», p 329

⁸³ L'objectivité du récit se définirait par l'absence de toute référence à un narrateur «Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici, les événements semblent se raconter eux-mêmes» (Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p 262, cité par Gérard Genette, *Figures II*, p 63)

⁸⁴ Yannik Séité, «Le document inséré ou les procédés textuels de l'objectivité», in Denis Reynaud et Chantal Thomas (éd.), *La suite à l'ordinaire prochain*, p. 103

⁸⁵ Yannik Séité, «Politique et poétique», p 331

‘fidèle et détaillée’. En faire de ce spectateur-acteur du spectacle du pouvoir en l’absence duquel le cérémonial civique perd toute signification.»⁸⁶

En résumant, on pourrait affirmer que la littérarité du texte journalistique se manifeste à travers les éléments discursifs (dans le sens de Benveniste) qui renvoient à une volonté de forme de la part d’un sujet d’énonciation: à travers le montage des informations, à travers le discours éditorial, par le recours à des genres narratifs comme le fait divers, les récits de voyages ou les anecdotes, à travers les descriptions et enfin la fiction d’objectivité ou les fictions tout court. Ce n’est pas un hasard si ces éléments se retrouvent dans des fictions, des romans, leur conférant ainsi la crédibilité qu’on attribue aux gazettes relatant des événements ‘réels’.⁸⁷

8. Les journaux: poésie du support et information littéraire

Nous nous sommes jusqu’à présent surtout consacrés aux gazettes divulguant de préférence des informations politiques et diplomatiques. Même dans ce type de publication apparemment dominé par le référent, nous avons pu relever toute une série de procédés poétiques. Ces procédés se retrouvent bien sûr également dans le deuxième type de la presse de l’Ancien Régime, les journaux.⁸⁸ On relève dans les journaux non seulement une poésie des textes mais aussi une poésie du support. Les journaux que nous appellerons revues tentent de se rapprocher le plus du support livre qui est le support de la littérature par excellence. Parmi ces journaux, il faut compter d’abord les *Mercures*, les premiers représentants de cette forme intermédiaire entre la gazette et le livre.⁸⁹ Au début ce sont des livres: Le *Mercur français* de Richer (fondé en 1613) et le *Mercur d’Allemagne* de Pacard (1622) sont des annales historiques qui se plieront à une périodicité plus courte. Le *Mercur galant* se présente comme une chronique du mois. Le discours continu renvoie à un narrateur unique en-

⁸⁶ *Ibidem*, p 334.

⁸⁷ Voir Jean Sgard, «L’écriture du fait divers», p 53; Claude Labrosse, «La voix et l’événement», p 32. Claude Labrosse souligne cependant que les événements que poursuit le texte de gazette ne ressemblent qu’en apparence à ceux que vivent les personnages des romans. Le fait que toute information, toute chose énoncée procède d’une instance de parole permet de rapprocher le texte de presse et l’ouvrage de fiction. Les romans (du XVIII^e siècle) commencent souvent en mettant en place une source fictive de narration (par exemple *Manon Lescaut*) (Claude Labrosse, «Journaux et fictions», p 13–14).

⁸⁸ Gilles Feyel a associé les gazettes à un „journalisme de récit“ et les journaux à un „journalisme de commentaire“ (Gilles Feyel, *La Presse en France des origines à 1944 Histoire politique et matérielle* Paris, Ellipses, 1999, p. 21–22); Pierre Rétat et Claude Labrosse associent les gazettes au „pôle de l’information“, les journaux savants ou littéraires au „pôle de la connaissance“ pour associer les *Mercures* à un „pôle mixte“ et les *Spectateurs* au groupe des „périodiques d’expression littéraire“ (Pierre Rétat et Claude Labrosse (éd.), *Presse et histoire au XVIII^e siècle l’année 1734* Paris, Editions du CNRS, 1978, p 20–24).

⁸⁹ Nous suivons Jean Sgard «La multiplication des périodiques», p. 204.

core que les transitions soient plutôt désinvoltes. Le *Mercuré historique et politique* (1686–1782) présente des synthèses de la situation politique et diplomatique européenne. Mensuel d'abord, il sera publié à raison de deux volumes par an. Ces journaux entendent fournir une vision des événements avec plus de recul que leur permet la périodicité plus longue que celle des gazettes. «L'histoire récente se donne à lire dans un livre synthétique pourvu de sommaires et de tables; la vente par volumes est ici de règle.»⁹⁰

Si les *Mercures* divulguent aussi des informations sur les événements politiques, diplomatiques ou mondains, ils se rapprochent en effet de la littérature par leur format livre. Il y a ensuite des journaux qui se situent plutôt sur un méta-niveau, présentant surtout des informations scientifiques ou littéraires qui existent le plus souvent sous forme de livre. Yasmine Marcil a relevé la forte présence de comptes rendus des récits de voyages dans ces journaux littéraires et savants marqués pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle par leur dynamisme dans les formes d'écriture: «Source d'informations sur les nouvelles publications, ces périodiques s'affirment comme des instances plus autonomes de jugement des ouvrages. Reprenant les idées traditionnelles de plaisir et d'utilité liées au genre du récit de voyage, ils sont aussi conduits à élaborer, au fil des articles, des processus de validation afin d'apprécier des savoirs parfois nouveaux et instables. Cette autonomisation est liée à une plus grande liberté critique que s'autorisent quelques journaux dont le *Mercuré de France*. [...] Les dynamismes des formes d'écriture manifestent aussi le souci de répondre à la curiosité des lecteurs. Les périodiques participent à la circulation de savoirs (hors du milieu de l'élite cultivée), mais ont aussi été des lieux de publication de données nouvelles.»⁹¹

Les journaux littéraires et savants ne se sont pas contentés de rendre compte des récits d'expéditions et de voyages; certains périodiques se concevaient comme plate-forme d'information générale sur les livres parus. Un type de périodique spécifique était destiné à cette tâche: les périodiques qu'on nommait 'Bibliothèques' et qui présentaient des bibliographies cumulatives (p.ex. la *Bibliothèque universelle et historique* ou la *Bibliothèque ancienne et moderne*). Les journalistes savants sélectionnaient des livres, procédaient à des identifications bibliographiques et donnaient une analyse de contenu qu'on appelait «extrait». Le journal apparaissait alors comme le livre des livres: «Il opérât un choix à travers une production immense qu'aucun 'honnête homme' ne pouvait plus maîtriser; il était doté de tout l'appareil de consultation des ouvrages érudits (tables, index, notes marginales ou en bas de page).»⁹²

Il y avait cependant aussi des journaux destinés presque exclusivement à l'information littéraire. Les journaux littéraires furent ainsi un des véhicules de la fiction romanesque. À travers des annonces, des 'extraits', des commentaires, ils présentaient, résumaient les contes et tout autre forme de fiction, comme le théâtre. À travers les résumés, les journaux littéraires réadaptent ou

⁹⁰ *Ibidem*, p. 204

⁹¹ Yasmine Marcil, «Voyages et récits de voyages», p. 83

⁹² Jean Sgard, «La multiplication des périodiques», p. 204.

reformulent les contenus des fictions à l'intention de leurs lecteurs. Nous devons à Claude Labrosse une étude très pointue des fonctions du périodique littéraire.⁹³ Il constate que les périodiques littéraires ont en 1761 une périodicité inférieure au mois alors qu'ils ne paraissaient auparavant que deux ou trois fois l'an. Avec la multiplication des périodiques littéraires à courte périodicité se fait jour l'exigence d'une présentation rapide de la production littéraire.

L'Année littéraire, créée en 1754, définit sa vocation face aux journaux savants qui rendent compte uniquement d'ouvrages d'érudition et s'interdisent le ton de la plaisanterie; le nouveau périodique, en revanche, entend se consacrer surtout aux belles-lettres, aux beaux-arts, à la « belle littérature », aux « histoires », aux « romans », aux « brochures qui [ont] de la vogue ».⁹⁴ L'intérêt croissant pour une littérature moins érudite amène un périodique comme *Les Affiches de province* à réduire l'espace destiné des annonces pour faire place à des présentations substantielles de livres littéraires (français et étrangers). Ce sont surtout les romans qui rencontrent un écho important dans les journaux littéraires. Claude Labrosse constate qu'en 1761 près de 70 ouvrages romanesques ont été annoncés et présentés dans ces périodiques. Selon le même critique, on trouve dans ces textes un même mode de pensée. Le plus souvent on reproduit le roman en un syntagme narratif qui occupe la plus grande partie de l'article; parfois on cite des personnages de romans qui font plaisir à lire. « La lecture apparaît ici comme un art de convoquer la mémoire, une technique de mobilisation, un mode de régulation des pulsions par les jeux de la fiction. »⁹⁵ On rattache souvent les romans à d'autres œuvres littéraires et à des thématiques issues de l'Antiquité.

Pour analyser les romans, on recourt à un lexique restreint dont on croit qu'il est maîtrisé par les lecteurs. Claude Labrosse a ainsi dégagé une sorte de microlexique qui revient constamment dans les comptes rendus de romans dans les journaux littéraires; une première série d'énoncés relèvent du champ sémantique de la morale ('mœurs', 'vice', 'vertu', 'passions', 'idées', 'vérité', etc.), une deuxième série évoque l'idée du tableau ('peinture', 'image', 'couleurs', 'allégorie' etc.), une troisième série suggère l'idée d'agrément ('délicatesse', 'légèreté', 'charme', 'grâce', 'élégance', 'frémissement', mais aussi 'obsécénité'); il y a enfin toute une série de termes de rhétorique et de poétique.⁹⁶ Selon ce critique, le périodique littéraire semble enfermer le roman dans un réseau de sens articulé selon les termes-clés issus de la doxa de l'époque: un discours sur les modalités et les valeurs de l'action humaine (supposant une théorie des caractères humains, un discours sur le langage et ses performances (poétique et rhétorique); un discours sur les techniques de représentation (peinture, sculpture) et enfin un discours sur le plaisir et l'émotion.⁹⁷ Le dis-

⁹³ Claude Labrosse, « Fonctions culturelles du périodique littéraire », in Claude Labrosse, Pierre Réat, *L'instrument périodique La fonction de la presse au XVIIIe siècle* Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, p 11–136

⁹⁴ Cité *ibidem*, p 81

⁹⁵ *Ibidem*, p 92

⁹⁶ *Ibidem*, p 106

cours des journaux littéraires sur le roman oscille ainsi entre les principes et le plaisir. «Tel qu'il est lu dans les périodiques», remarque Claude Labrosse, «le roman participe à la production et à la diffusion des normes. Il est un des instruments de la nouvelle éthique qui anime conjointement les milieux bourgeois et aristocratique: maîtriser l'affectivité, normaliser les comportements.»⁹⁸

Claude Labrosse parle dans ce contexte de trois types de lecteurs; si l'auteur est le premier lecteur de son œuvre, le périodique «en reconstitue le sens dans un pesant dispositif d'appropriation» et «le lecteur anonyme construit à sa façon des manières de lire».⁹⁹ Les périodiques littéraires deviennent ainsi une instance de médiation de plus en plus importante. Comme outils de production des conduites culturelles les périodiques anticipent, selon Claude Labrosse, les grandes fonctions des médias modernes.

Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard relèvent un tournant en ce qui concerne la critique littéraire journalistique autour de 1750. Si au XVII^e siècle les savants appliquaient aux auteurs modernes les mêmes opérations qu'aux auteurs anciens, les critiques lecteurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle lisent les auteurs modernes se faisant une compétence d'une manière autonome.¹⁰⁰ Les critiques sont des professionnels parce qu'ils embrassent la prolifération des livres qui paraissent et «savent reconnaître parmi eux – notamment parce qu'ils lisent aussi ce qu'écrivent les autres critiques – les ouvrages de littérature, c'est-à-dire les livres dont la valeur, tient du fait qu'ils méritent d'être appréciés, c'est-à-dire critiqués, selon des critères littéraires.»¹⁰¹ Par leur activité les critiques arrivent à fonder «en évidence sociale le phénomène historique de la littérisation.»¹⁰²

À la tête du volume de 1755 de l'*Année littéraire*, l'éditeur met en relief non plus la présentation des livres, mais sa fonction critique comme «censeur littéraire». Le périodique se définit comme un «Recueil de principes et de remarques, assez justes, en général, sur les beautés et sur les défauts des écrits de nos jours.»¹⁰³ Avec le fondateur de l'*Année littéraire* (1754–1776), Elie Catherine Fréron, apparaît la figure de l'auteur critique qui trouvera dès avant la Révolution son successeur en Geoffroy qui sera un critique éminent du *Journal des débats*.¹⁰⁴

⁹⁷ *Ibidem*, p 119

⁹⁸ *Ibidem*, p 122

⁹⁹ *Ibidem*, p 127

¹⁰⁰ Judith Lyon-Caen et Dinah Ribard, «Historiographies L'activité et l'écriture critiques entre presse et littérature, xviii^e et xix^e siècles», *COntEXTES* [en ligne], 11, 2012 [http //contextes revues org/5303](http://contextes.revues.org/5303) (16 juin 2012).

¹⁰¹ *Ibidem*

¹⁰² *Ibidem*

¹⁰³ Cité *ibidem*

¹⁰⁴ Sur les figures individuelles de la critique littéraire voir Malcolm Cook/Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (éds.), *Critique, critiques au 18^e siècle* Oxford, Bern, Peter Lang, 2006 Voltaire, lui, entra en polémique contre des journaux qui critiquaient les œuvres, il visait surtout Desfontaines en ses *Observations sur les écrits modernes* en formulant en 1739 ses «Conseils à un journaliste»: «Pour lui, le journalisme reste un

9. Les journaux d'écrivains: les *Spectateurs*

Il y a à côté des gazettes et des journaux, un troisième type de périodiques qu'on a appelé des 'Spectateurs' ou journaux d'écrivains qui sont peut-être les plus 'littéraires' et qui ont pour cette raison retenu prioritairement l'attention des chercheurs littéraires;¹⁰⁵ leur littérarité tient d'abord à la posture de celui qui prend la plume¹⁰⁶ (Marivaux, Prévost, Defoe.).

La série des 'Spectateurs' apparaît en France dès 1720 s'inspirant du modèle anglais, *Tatler* et du *Spectator* de Steele et Addison. Le *Spectator* a été lancé par Joseph Addison et Richard Steele, dès le 1^{er} mars 1711. Le périodique paraît d'abord tous les jours sauf le dimanche et connaît un succès énorme; la seconde série fut publiée à un rythme mi-hebdomadaire à partir de décembre 1714. Plus tard, réuni en volumes, le *Spectator* connaîtra une popularité croissante, les lecteurs étant particulièrement attentifs à la portée morale des écrits et à la qualité du style.¹⁰⁷

Le succès a été tel que le périodique a connu des épigones en Angleterre et sur le continent. Une première imitation due à Justus Van Effen a paru dès 1711 sous le titre *Le Misanthrope* en Hollande.¹⁰⁸ Dès 1714 a paru, également en Hollande, une traduction française du périodique anglais sous le titre le *Spectateur ou le Socrate moderne*. Des journaux du type *Spectator* ont été lancés ensuite partout en Europe, entre autre les *Discourse der Mahlern*, publiés à Zurich entre 1721 et 1723 par Jakob Breitinger et Johann Jakob Bodmer. Une équipe de chercheurs de Grenoble autour de Jean Sgard et Michel Gilot ont recensé pour la période entre 1711 et 1789 112 'spectateurs' qui s'annoncent comme tels.¹⁰⁹ Ces journaux d'un nouveau type mettent en question les hiérarchies, l'impersonnalité et la prétendue 'objectivité' des journaux périodiques d'information politique (les gazettes) et des journaux savants et littéraires (*Journal des Savants*, *Mercur*) et prennent position, souvent sous forme de lettre, écrite à la première personne, d'une manière beaucoup plus personnelle sur les affaires du monde: « Nos 'spectateurs' ont en commun de s'opposer à la

genre pervers le critique mène toujours à l'insulte ou à la calomnie, aussi le journal idéal devra-t-il être impartial. Il ne s'agit pas de condamner, mais d'instruire un procès 'que le public doit juger'. » (D'après Jean Sgard, « Voltaire et la passion du journalisme », in: Christiane Mervaud et Sylvain Menant (éds), *Le Siècle de Voltaire Hommage à René Pomeau*. t. II. Oxford, The Voltaire Foundation, 1987, p 847–854, ici p 853)

¹⁰⁵ Voir Yannick Séité, « Politique et poétique », p 326

¹⁰⁶ Marie-Ève Théréty, « Avant-propos », p 15

¹⁰⁷ Alexis Lévrier, *Les journaux de Marivaux et le monde des 'spectateurs'* Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p 35–36

¹⁰⁸ Sur Van Effen voir Ioana Galleron Marasescu, « Van Effen dans ses journaux le moraliste critique littéraire », in: Malcolm Cook/Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (éds), *Critique, critiques*, p 41–61.

¹⁰⁹ Collectif de Grenoble (Michel Gilot, Robert Grandroute, Denise Karzul, Jean Sgard), « Le journalisme masqué Personnages et formes personnelles » in *Le Journalisme d'Ancien Régime Questions et propositions* Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, p 290

pesante impersonnalité des journaux savants; ils y voient l'expression d'un pouvoir anonyme, contraignant, d'un savoir collectif auquel ils opposent la réflexion critique d'un individu qui ose penser par lui-même. Dans l'affirmation de ce parti pris, ils vont revendiquer non seulement la réflexion, le témoignage individuel, mais la liberté du bavardage, de l'irresponsabilité, de l'utilité dérisoire de ramasseurs de «glanes».¹¹⁰

Les petits journaux écrits à partir de la perspective d'un narrateur fictif appelé justement 'spectateur' ou bien 'observateur', 'censeur', 'glaneur' ou 'espion' évoquent tous les sujets – la morale, la société, la littérature – sans ordre et sans rubriques. Entretenant avec leur public un dialogue humoristique, ils ont répandu l'idée d'un nouveau journalisme, familier, direct. À la littérature savante du XVII^e siècle, domaines spécialisé des doctes et des aristarques, ils ont substitué une culture générale, accessible à tous.»¹¹¹ C'est notamment pendant la période allant de 1720 à 1739 que va s'imposer ce journalisme d'auteurs. De grands écrivains, Marivaux, Prévost, d'Argens et des critiques importants comme Desfontaines, La Varenne ou La Barre de Beaumarchais lancent des journaux personnels. Face à cette prolifération, les pouvoirs politiques lancent entre 1737 et 1740 une contre-offensive qui frappe romans et journaux simultanément de proscription et les pousse à se faire publier en Hollande ou en Allemagne.¹¹²

Les spectateurs 'français' inventoriés par le groupe de recherche de Grenoble ont presque toujours recouru au même format in –8° ou in –12°; ils comptaient entre huit et vingt pages par numéro; ils partagent avec le modèle anglais la brièveté et se distinguent du grand format (in –4°) de ces grands journaux à privilège qu'étaient la *Gazette de France*, le *Mercure* et le *Journal des Savants*. Les 'spectateurs' ont été désignés à cause de leur format petit et léger, comme 'feuilles volantes'.¹¹³

Nous devons à Michel Gilot dès 1990 une étude concise des «feuilles de Spectateur» en France qui se concentre sur les projets de Marivaux.¹¹⁴ En 1722, Marivaux acquit un privilège de cinq ans pour un périodique intitulé *Le Spectateur français* qui déjà par son titre entendait se situer dans la tradition du *Spectator* anglais. Il s'agissait de publier chaque semaine ou toutes les deux semaines une feuille; jusque'en 1724 se succédèrent vingt-cinq feuilles à un rythme régulier. Écrire par feuille, c'était pour Marivaux se livrer aux circonstances du moment, s'abandonner à «un libertinage d'idées qui ne peut s'accommoder d'un sujet fixe» (cinquième feuille), «se livrer aux sentiments» que «lui donne telle ou telle «situation d'esprit» pour «faire passer» toute la «chaleur» de son «impression» dans «l'âme» d'autrui (quatrième feuille)» S'il

¹¹⁰ Shelly Charles, *Récits et réflexions, poésie de l'hétérogène dans le Pour et Contre de Prévost* Oxford, The Voltaire Foundation., 1992, p 291.

¹¹¹ Jean Sgard, «La multiplication des périodiques», p 204

¹¹² *Ibidem*, p 202

¹¹³ Alexis Lévrier, *Les journaux de Marivaux*, p. 63–81.

¹¹⁴ Michel Gilot, «Un esprit et une forme, le lancement des 'feuilles de Spectateur'», *Cahiers de textologie* 3, 1990, p 35–45.

adopte la première personne au début de chaque feuille, Marivaux entend établir un rapport immédiat avec le lecteur.¹¹⁵ Si Marivaux a abandonné en 1724 son journal, c'est qu'il était attiré pas des compositions de plus longue haleine que celle de ses feuilles in-8°. Mais deux ans et demi plus tard, en 1727, il lance de nouveau un périodique personnel intitulé *L'Indigent Philosophe* dont paraissent sept feuilles au format in-12°. Avec des rebondissements primesautiers et des enchaînements sans fin, Marivaux se rapproche dans ces feuilles du langage parlé.¹¹⁶ Mais le narrateur-parleur enchaîne souvent ses propos sur ceux de la feuille précédente. Malgré la forme primesautière, Marivaux «invente son texte à partir d'un certain nombre d'idées qu'on y retrouve régulièrement».¹¹⁷

En 1734, Marivaux lance son troisième journal, *Le cabinet du philosophe*, dont paraissent onze numéros, journal qui diffère nettement des deux précédents. Le journal se présente comme des fragments qu'un philosophe aurait laissés et qu'il a tirés d'une cassette. Mais le caractère apparemment fragmentaire cache une structure sous-jacente où chaque élément joue avec les autres.

En donnant à chaque numéro une unité vivante ou un ordre secret, Marivaux «invente aussi et surtout, une forme littéraire nouvelle» dont se sont inspirés des épigones comme Desfourneaux dans *Le Spectateur suisse* ou le rédacteur inconnu de la *Spectatrice* ou même Rousseau dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*.¹¹⁸ Marivaux a cependant su, selon Alexis Lévrier, «bien mieux que l'ensemble de ses devanciers et de ses successeurs, tirer parti des ressources de la feuille volante. Il n'hésite pas en particulier à morceler le contenu de ses journaux, et à faire se rencontrer les discours les plus contradictoires, au point de rendre son propre point de vue très difficile à repérer. La liberté et la hardiesse de son entreprise expliquent certainement qu'il n'ait pas eu d'héritier à sa mesure.»¹¹⁹

Les feuilles de Marivaux n'ont cependant pas été les seuls journaux d'écrivain. On a souvent associé aussi le *Pour et contre* de Prévost à la tradition des 'spectateurs'. Le journal de Prévost, créé en juin 1733, a continué à paraître jusqu'en octobre 1740, période très longue pour un périodique distribué en feuilles.¹²⁰ Par la mise au premier plan du rédacteur et la construction d'une figure d'auteur le *Pour et contre* se rattache à son tour au journalisme d'expression individuelle. Prévost a admiré la presse anglaise qu'il avait découverte lors d'un séjour en Angleterre. Selon Alexis Lévrier, une des principales spécificités

¹¹⁵ Marivaux se sert avec une certaine ingéniosité de la figure du rédacteur imaginaire pour défendre ses propres intérêts. Avec un certain raffinement le chroniqueur imaginaire dit ne pas correspondre au rôle traditionnel du spectateur qui se distingue par sa modération. Il dit ne pas pouvoir garder son ton détaché face aux attaques injustes de Desfontaines contre une œuvre d'un certain Marivaux (Voir Alexis Lévrier, «Impossible et nécessaire polémique», p. 294–297.)

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 44.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 45.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 48.

¹¹⁹ Alexis Lévrier, *Les journaux de Marivaux*, p. 428.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 78.

du périodique de Prévost consiste dans l'hétérogénéité de son contenu.¹²¹ Prévost puise son inspiration dans un grand nombre de journaux anglais. Il avait publié ainsi dans un des numéros du journal *Pour et contre* en 1735 le « Discours d'un nègre révolté à la Jamaïque » qui avait d'abord paru dans plusieurs périodiques anglais (*Prompter, London Magazine, Gentleman's Magazine*), texte qu'il avait traduit ou plutôt adapté. À travers un texte fictionnel mais vraisemblable, il avait atteint une portée universelle qui dépassait un cas particulier. Le texte a été à juste titre considéré comme un des premiers témoignages de la lutte anti-esclavagiste du XVIII^e siècle.¹²²

Quant à la poétique de *Pour et contre*, nous devons à Shelley Charles une analyse très détaillée.¹²³ Elle dégage la rhétorique d'un genre mixte, les récits exemplaires, les effets de vérité, les approches de la littérature et dégage dans le périodique une poétique de l'hétérogène: « Dès la page de titre, donc, le romancier accompagne le journaliste et la quiétude savante du périodique qui traite de sciences, d'arts et de livres en pesant le pour et le contre est soumise au risque de l'ébranlement, si ce n'est au tourments d'un 'je' qui nous rappelle *in extremis* l'ambivalence de son projet et nous invite à déchiffrer un palimpseste. L'hétérogénéité et l'ambiguïté sont donc déjà là, dans la page de titre qui inaugure l'éclatement du texte à venir. »¹²⁴

Le texte du journal sert en quelque sorte de laboratoire pour le roman: « Sa poétique: celle d'une prose différente, celle, détournée, du roman auquel il sert en quelque sorte de 'genre auxiliaire', pour lequel il serait un 'laboratoire', un lieu parallèle où s'essayaient des discours, où se construisent des structures, où l'on discute du sens et de la légitimité de certains textes, où un romancier s'éprouve, dangereusement, dans une écriture savante qui est aussi une écriture des faits et une écriture critique. »¹²⁵

Shelley Charles perçoit dans le journal de Prévost une contamination de la 'vérité' et de la 'fiction': Le récit fictif est traité comme un document historique, le fait divers juxtaposé à une pièce de théâtre, la pièce de théâtre vue comme un fait de société. « En présentant au lecteur le monde dans sa diversité, d'événements et de discours, de faits et de fables, de mœurs et d'œuvres, [le journal] lui offre en même temps les moyens de passer des uns aux autres. »¹²⁶

¹²¹ *Ibidem*, p 143.

¹²² Voir Joseph Jurt, « Les écrivains et le débat sur l'esclavage et la colonisation dans la France pré-révolutionnaire de Prévost à Condorcet », in *Esclavage, colonisation, libérations nationales De 1789 à nos jours* Paris, l'Harmattan, 1990, p 43–59

¹²³ Shelley Charles, *Récit et réflexion*

¹²⁴ *Ibidem*, p 248

¹²⁵ *Ibidem*, p 248.

¹²⁶ *Ibidem*, p 253

10. Le tournant de 1789

C'est la Révolution de 1789 qui a constitué une véritable césure dans l'histoire de la presse française. Le combat pour la liberté d'expression a abouti à une liberté presque illimitée. En 1789, 190 de nouveaux journaux politiques et d'information générale ont vu le jour.¹²⁷ François Furet avait insisté dans son ouvrage *Penser la Révolution française* sur l'importance de l'opinion publique dans le déclenchement de la Révolution.¹²⁸ Des historiens ont pu relever que dès avant la Révolution les journaux publiés à l'étranger ont été des instances critiques.¹²⁹

Jeremy D. Popkin a constaté un changement fondamental en ce qui concerne les contenus de la presse en 1789. Les affaires étrangères disparaissent presque totalement. «La politique intérieure [...] prenait possession du médium essentiel de la communication publique: les hauts-faits du peuple souverain et de ses représentants remplaçaient les campagnes et les traités comme thèmes principaux de journalisme.»¹³⁰ La nouvelle presse se consacrait surtout aux événements intérieurs qui à cause de leur caractère dramatique préoccupaient la majorité des lecteurs. Le public s'était élargi au-delà du cercle restreint des élites intéressées par les affaires étrangères. À cause de la disparition de la censure, les rédacteurs pouvaient écrire plus librement au sujet des affaires intérieures. Mais il y avait aussi des raisons symboliques: «Avec la proclamation de la souveraineté populaire, la représentation de l'action du souverain à l'intérieur – soit le peuple lui-même soit ses représentants assemblés – remplaçait la représentation de son activité à l'extérieur comme la manifestation la plus essentielle de son être.»¹³¹

Beaucoup de journaux étaient nés dans le contexte de la réunion des États généraux; leurs titres reflétaient la préoccupation traditionnelle d'information institutionnelle déjà par leurs titres: *Courriers*, *Lettres*, *Assemblée nationale*. Le périodique *Les Révolutions* de Paris qui deviendra *Révolutions nationales* pour devenir *Révolutions de Versailles et de Paris* devint, selon Pierre Rétat, le premier organe périodique qui «s'identifie vraiment à la totale nouveauté de l'événement, et dont le texte la mime, par la technique du récit et de la transcription de l'actualité [...]. Il est le lieu central et ardent où se prononce la parole révolutionnaire.»¹³² Selon le même auteur, c'est le contrôle et la direction de l'«opi-

¹²⁷ Pierre Rétat, *Les journaux de 1789 Bibliographie critique*. Paris, Éditions du C N R S, 1968

¹²⁸ Voir aussi Jeremy D. Popkin, «L'histoire de la presse ancienne», p. 309

¹²⁹ Jack R. Censer, «La presse et la Révolution française», in Henri Durant et Pierre Rétat (éds), *Gazettes et information politique*, p. 297–298, voir aussi Hans-Jürgen Lusebrink et Rolf E. Reichardt, «Médiation culturelle et perception de l'événement Le cas de la *Gazette des Deux-Ponts*», in Henri Durant, Claude Labrosse et Pierre Rétat (éd.), *Les Gazettes Européennes*, p. 229–250.

¹³⁰ Jeremy D. Popkin, «La presse et la politique étrangère de l'Ancien Régime à la Révolution», in Henri Durant et Pierre Rétat (éds), *Gazettes et information politique*, p. 297–298

¹³¹ *Ibidem*, p. 286.

nion publique' qui constitue le combat entamé par ce périodique. On mentionnera dans ce contexte la *Gazette nationale* ou le *Moniteur universel* de Pancouke créé en novembre 1789 qui unissent les traditions des gazettes et des journaux littéraires avec une grande variété de contenus.¹³³

Les premiers journaux-pamphlets apparaissent en 1789 avec le *Fouet national* et les *Actes des Apôtres*.¹³⁴ La tradition des journaux-fictions dans la suite des 'spectateurs' apparaissent en novembre 1790 avec le périodique *Le Père Duchesne* dans lequel le journaliste Hébert «affecte un ton populaire et grossier pour mieux apostropher les patriotes.»¹³⁵

Ce ne sont pas uniquement les contenus qui changent en 1789, mais également la périodicité et les formats. Si un premier quotidien avait paru en France en 1777, c'est maintenant que les quotidiens se multiplient. Les deux grands quotidiens *L'Union* et la *Gazette nationale* paraissent, pour la première fois en France en format in-folio (305 x 472mm) inspiré de l'Angleterre qui connaissait ce format depuis longtemps. Claude Labrosse et Pierre Rétat ont cependant constaté au sujet des journaux créés en 1789 que le format in-8° dominait encore massivement la production et que l'in-4° (180 x 230mm) et l'in-folio ne formaient que 10% de l'ensemble.¹³⁶ Le grand format à trois ou quatre colonnes offre «une quantité d'informations jusqu'ici inégalée. Le bénéfice de rentabilité permet un repérage sélectif en synoptique des items, il invite à une lecture à double curseur, simultanément verticale et horizontale, de la page.»¹³⁷ Les périodiques in-8° suivant la linéarité sont, selon les auteurs de l'analyse, «plus proches de la parole». «Par sa facture sommaire, il maintient, jour après jour, une proximité avec l'événement [...]. Cette forme plus 'chaude' convenait sans toute mieux au climat des événements de 1789.»¹³⁸

Mais c'est surtout avec le format in-folio que le journal conquiert sa spécificité typographique qui le distingue du livre et de la brochure. «Mais sa numérotation, sa datation, son volume quotidien, la diversité de ses découpages et de ses rubriques, le montage des sommaires, l'incertitude des signatures, les variations de la typographie, montrent qu'il ne s'agit plus tout à fait d'un livre ni d'une brochure, ni d'une gazette ancienne, ni *a fortiori* d'un de ces quotidiens à grand format auquel nous sommes habitués. Le journal de 1789 emprunte ses modes à des formes d'imprimés différentes, françaises, anglaises, anciennes et récentes. Il essaie de concilier des modes d'intervention rapides et légers avec les lourdeurs et les lenteurs de la typographie traditionnelle. C'est cette instabilité qui le conserve comme un objet de communication vivant où peut s'enten-

¹³² Pierre Rétat, «Forme et discours d'un journal révolutionnaire: Les Révolutions de Paris en 1789, in Claude Labrosse et Pierre Rétat, *L'instrument périodique*, p 165.

¹³³ Marie-Ève Thérénty, «Avant-propos», p 14

¹³⁴ Fabrice Erre, «L'invention de l'écriture satirique périodique», *Orages*, n° 7, mai 2008, p. 103–118

¹³⁵ *Ibidem*, p 14.

¹³⁶ Claude Labrosse et Pierre Rétat, «La forme du journal en 1789», *Cahiers de textologie*, n° 3, 1990, p. 53

¹³⁷ *Ibidem*, p 61

¹³⁸ *Ibidem*, p 61.

dre encore le *tempo* des événements.»¹³⁹ Mais même ce nouveau type de journal reste fortement associé au livre; on prévoit souvent la tomaison et le brochage et on l'insère dans une collection.

Ce qui caractérise la presse, c'est la périodicité et l'actualité. La périodicité, la parution de l'imprimé sous un même titre confère à l'écrit une visibilité durable et crée un rapport de fidélité entre les éditeurs/rédacteurs et les lecteurs. Mais en même temps l'impératif de l'actualité s'oppose à l'existence du support en tant que tel dans la durée; l'actualité (des contenus) étant constamment dépassée. L'impératif de l'actualité confère aux informations un caractère éphémère, fragile, ce qui n'est pas le cas pour les livres d'Histoire qui envisagent les événements avec recul. «L'Histoire», remarqua déjà Théophraste Renaudot en 1632, «est le récit des choses advenues; la gazette seulement le bruit qui en court. La première est tenue de dire toujours la vérité. La seconde fait assez si elle empêche de mentir et elle ne ment pas même quand elle rapporte quelque nouvelle fausse qui lui a été donnée pour véritable.»¹⁴⁰

Si l'on a relié les périodiques et doté de tables, on entendait en même temps les libérer de leur caractère éphémère, les mettre à la disposition de consultations ultérieures. C'est seulement à la fin du siècle que le journal à grand format et à plusieurs colonnes «tente de briser la dépendance à l'égard du livre»¹⁴¹ en aspirant «à plus d'extension et de variété comme s'il essayait d'épouser l'espace-temps.»¹⁴²

Pour ces deux siècles que nous avons envisagés, les rapports entre le livre et la presse sont étroits et on ne saurait les dissocier à partir d'une perspective actuelle. Si l'on prend en compte l'ensemble des écrits d'une époque, on s'aperçoit que les frontières entre les sphères littéraire et médiatique s'estompent et qu'on est en présence d'un continuum de pratiques d'écriture difficilement séparables, qui correspondent à des poétiques spécifiques qu'il s'agit d'aborder avec les instruments poétologiques adéquats.

¹³⁹ *Ibidem*, p 81–82.

¹⁴⁰ Cité par Claude Labrosse et Pierre Rétat, «Le texte de la gazette», p 139–140

¹⁴¹ Claude Labrosse, «La voix et l'événement», p 30

¹⁴² *Ibidem*, p 30